

DÉCLIC

ceas
Centre Ecologique Albert Schweitzer
Ecouter - Innover - Partager

Journal d'information trimestriel du Centre Ecologique Albert Schweitzer

N° 5, novembre 2017



Hautes Ecoles et ONG, un partenariat gagnant

Entretien avec Bernard Zuppinger, ancien coordinateur du CEAS au Burkina Faso

Dans la peau d'un apiculteur burkinabè

Un étudiant de l'Université de Neuchâtel de retour de 5 mois de mission

Electrification rurale à Madagascar

Développement à Fribourg d'une nouvelle pico-centrale hydroélectrique

Plus agressive que sa cousine européenne, l'abeille africaine produit néanmoins un miel d'excellente qualité. (Photo: Zeno Boila)



Editorial

Apprendre à apprendre

A chaque fois que je vais à l'étranger, je fais le tour des journaux et magazines spécialisés que l'on ne trouve pas chez nous. Cela me donne l'occasion de changer de perspective et de m'ouvrir, un tant soit peu, sur d'autres façons d'appréhender le monde qui nous entoure.

Dernier achat en date, le numéro 19 de l'excellent magazine «WE demain». A l'intérieur, une interview a notamment retenu mon attention, celle de Kevin Kelly, fin connaisseur des nouvelles technologies d'Internet et analyste hors pair des tendances à venir.

Dans cet article, il aborde la question de l'innovation et des systèmes éducatifs qui ont cours dans la plupart des pays du monde. Une phrase m'a particulièrement marquée, tant elle entre en résonance avec le travail du CEAS. «...l'école ne devrait pas tant enseigner des techniques aux enfants que leur apprendre à apprendre»

Comme vous le savez, l'une des spécificités du CEAS est de mettre en lien des instituts de recherches avec des organisations locales africaines. Ensemble, nous travaillons à des solutions - applicables localement! - à même d'améliorer les conditions de vie de populations en situation souvent très précaire. Mais étonnement, ce ne sont souvent pas les solutions techniques ainsi développées qui permettent aux populations concernées de se sortir de cette pauvreté. Bien souvent, les bénéficiaires de tels projets détournent (au sens noble du terme) les savoir-faire, modifient les technologies, remanient les pratiques, afin qu'elles collent au mieux à leurs besoins. En d'autres termes, ils se les approprient!

D'aucuns considéreraient ces initiatives comme de la contrefaçon. Pour ma part, j'estime qu'elles sont la preuve de vrais succès. Si nous avons contribué au fait qu'un paysan burkinabè, qu'un artisan sénégalais ou qu'une mère de famille malgache ait acquis suffisamment de compétences et de confiance en soi pour apprendre et développer ses propres initiatives, pour trouver son propre chemin, nous ne pouvons alors que nous en réjouir. Car comme aimait à le dire l'intellectuel burkinabè Joseph KI-ZERBO, «on ne développe pas, on se développe».



Patrick Kohler,
Sous-directeur

Impressum

Le journal Déclic paraît 4 fois par année
en français et allemand

Tirage novembre 2017: 3500 exemplaires français, 900 exemplaires allemands (Impuls)

Imprimé sur papier recyclé certifié «Blue Angel»

Prix indicatif de l'abonnement annuel: CHF 10.-

Editeur: CEAS

Rue des Amandiers 2, CH-2000 Neuchâtel

T. +41(0)32 725 08 36,

Rédacteur responsable: Patrick Kohler

Impression: Onlineprinters

Graphisme et mise en page: Christian Schoch, Cernier

Hautes Ecoles et ONG, des partenariats gagnant-gagnant



Bernard Zuppinger, ancien coordinateur du CEAS au Burkina Faso (photo : CEAS)

Le monde de la recherche et celui de la coopération internationale peuvent initier des partenariats gagnant-gagnant. Ancien coordinateurs du CEAS au Burkina Faso, Bernard Zuppinger en sait quelque chose, lui qui a travaillé de nombreuses années dans le milieu académique ; interview.

Selon vous, en quoi le monde académique et celui de la coopération internationale se ressemblent-ils, ou se distinguent-ils ?

Ces deux univers ont ceci en commun qu'ils tendent tous deux à répondre à des problèmes de société, à des besoins de populations, bref aux défis qui se posent à une humanité en développement. Ils sont en outre soumis aux mêmes types de pressions externes de « rentabilité ». Les Hautes Ecoles et les ONG doivent toutes deux prouver que leurs recherches, leurs actions donnent des résultats, ont des effets et des impacts qui peuvent être quantifiés et évalués.

Leurs approches, en revanche, sont complémentaires. C'est en les conjuguant qu'elles peuvent amener des réponses aux défis qui se posent aux pays du Sud. Dans mes anciennes fonctions au rectorat de l'Université de Neuchâtel, j'avais déjà encouragé ce type de rapprochement, en œuvrant au recensement des recherches menées au Sud et des compétences académiques dans le domaine des sciences sociales par exemple. Les ONG ont un réel besoin du regard réflexif que peuvent apporter les chercheurs, aussi bien sur leur mode d'intervention

et leur façon d'aborder les partenariats locaux, que sur les technologies et techniques développées ou mises en œuvre. Ceci leur permet de lever le « nez du guidon » et de prendre le temps d'analyser plus finement les effets de leur action. De son côté, le milieu académique, dans un contexte qui se complexifie, a besoin de points d'ancrages telles que les ONG peuvent en offrir dans leurs pays d'action. C'est donc un partenariat « gagnant-gagnant », et au final, si l'efficacité des projets en est renforcée, ce sont les populations bénéficiaires qui sont gagnantes.

Vous avez vous-même largement contribué à développer un partenariat entre le CEAS et la filière d'ethnobiologie de l'Université de Neuchâtel, quels impacts en attendez-vous ?

Je tiens d'abord à souligner que les recherches menées le sont aussi très souvent en partenariat avec des Universités

qui ont été menées par l'Université de Neuchâtel dans la filière apicole au Burkina Faso [voir page 4].

Concrètement, les travaux menés tendent à valoriser les savoirs et les savoir-faire locaux. Une nouvelle piste se dessine ainsi autour de pratiques ancestrales de récolte du miel. Il s'agit de trouver une voie médiane entre une apiculture traditionnelle, qui a montré ses limites, et une apiculture dite moderne, souvent trop onéreuse et difficilement appropriable.

Et à titre personnel, qu'en retiendrez-vous ?

Vous savez, c'est l'une des dernières actions que j'ai eu l'occasion de mener au Burkina Faso. Elle a permis de réunir tous les acteurs de la filière apicole autour des chercheurs et de leurs premiers diagnostics dans le cadre d'une rencontre



En janvier, le CEAS et l'Union nationale des apiculteurs du Burkina Faso ont convié l'Université de Neuchâtel pour un atelier à portée nationale (photo : CEAS).

et Hautes Ecoles des pays d'intervention et s'appuient sur ces compétences locales et leurs connaissances « de l'intérieur ». Cela étant dit, les premiers résultats de la collaboration avec l'Université de Neuchâtel sont déjà là, palpables. La stratégie du CEAS et son mode d'intervention ont déjà été amenés à évoluer grâce aux analyses

à l'échelle nationale. L'effervescence, l'enthousiasme qui s'est dégagé de ces ateliers pour concilier des positions, qui étaient parfois totalement divergentes au départ, m'ont profondément marqué.

Patrick Kohler

Dans la peau d'un apiculteur burkinabè

La plupart des experts sont unanimes, l'apiculture est une pratique qui pourrait permettre aux paysans burkinabè d'élever significativement leur niveau de vie. Pourtant, malgré de nombreux projets d'ONG pour moderniser l'apiculture et la rendre accessible, le nombre de personnes qui font vivre leur famille de cette activité reste limité et la diffusion d'équipements modernes – pourtant produits localement – reste anecdotique. Avant de se lancer dans un nouveau projet, le CEAS s'est allié à l'Institut d'Ethnologie de l'Université de Neuchâtel. Ses professeurs mettent à profit leurs compétences et des étudiants pour dessiner les contours d'une approche nouvelle, à même d'avoir un impact élargi. Rencontre avec l'un de ces étudiants, Zeno Boila.



Malgré leurs faiblesses, les ruches traditionnelles sont encore utilisées par une majorité d'apiculteurs qui les fabriquent eux-mêmes. (photo : Zeno Boila)

Il est de ces personnes qui respirent le calme et la sérénité. Zeno Boila n'a que 26 ans mais lorsqu'il vous parle de son expérience au Burkina Faso, on lui en donnerait dix de plus. Anthropologue en fin de formation, il vient d'effectuer un travail de terrain de 5 mois parmi les apiculteurs du « pays des Hommes intègres ». Encadré par ses professeurs de l'Université de Neuchâtel et par le CEAS, il avait pour mission d'étudier le fonctionnement et les relations entre les acteurs actifs tout au long de la filière apicole de ce pays. Il devait également arriver à formuler des propositions pour que davantage de personnes puissent vivre de cette pratique et qu'elles en vivent mieux.

Installé dès le mois de mars à Ouagadougou, il a eu, au préalable, la chance de participer à un atelier national regroupant les principales associations d'apiculteurs du pays. Les contacts précieux noués lors de cette rencontre lui ont rapidement permis de collaborer avec deux d'entre elles, les associations Wend Puiré et Selintaamba. « Les contacts se sont fait à la façon d'une boule de neige, une personne m'a mené à une autre et ainsi de suite. J'ai ainsi rapidement revêtu l'habit d'apiculteur, au sens propre comme au figuré. On m'a prêté une tenue adaptée et j'ai participé à de nombreuses visites de ruches. J'ai vite compris que si j'avais emporté une tenue suisse, je n'aurais pas tenu longtemps. Les abeilles de chez nous sont des enfants de cœur à côté des abeilles africaines ».

Zeno s'est ainsi complètement immergé dans l'univers des apiculteurs de la région de Fada, ce qui lui a permis d'y exercer son regard de chercheur, tout en partageant le quotidien des premiers intéressés. S'il n'a pas terminé de rédiger son mémoire, il a déjà fait part de ses principales observations. Elles seront la base d'un nouveau projet qui devrait voir le jour dès 2018.

Constat principal de Zeno, « la ruche de type kenyan, qui fait l'objet de programmes de diffusion depuis des années, facilite énormément le travail des apiculteurs. En plus, le miel qu'on en retire est payé plus cher par les centres apicoles



Etudiant à l'Université de Neuchâtel, Zeno Boila a passé 5 mois parmi des apiculteurs burkinabè.

que ceux issus des ruches traditionnelles. Mais paradoxalement, l'immense majorité des ruches utilisées demeurent des installations en paille, fabriquées de manière traditionnelle.» Si chacun s'accorde à dire qu'elles sont difficiles à manipuler et pauvres en termes de rendement, elles sont gratuites, puisque fabriquées par les paysans eux-mêmes. Par ailleurs, l'évolution du marché local tend à exclure les plus pauvres qui ne peuvent pas produire du miel avec de l'équipement moderne, devenu petit à petit un critère d'exclusion. Une piste évoquée par Zeno et ses professeurs serait dès lors d'inventer, avec ces agriculteurs, une ruche traditionnelle améliorée, qui aurait les avantages des ruches kenyans, sans engendrer des investissements que seules des subventions permettent de payer: ce sera donc notre nouveau défi. Il nous appartiendra en outre de faire connaître les conclusions de Zeno Boila aux acteurs actifs dans cette filière, tant que Burkina Faso qu'en Europe.

Patrick Kohler

Des petites centrales hydroélectriques totalement novatrices

Le CEAS et la Haute Ecole d'Ingénierie et d'Architecture de Fribourg - HEIA - allient leurs compétences afin de développer et installer un tout nouveau modèle de petites centrales hydroélectriques adaptées aux pays en développement. Nous nous sommes donné 49 jours pour récolter 18'000 Euros. Dans la foulée, un ingénieur de la HEIA partira tester un premier prototype à Madagascar.

Un mois et demi, c'est le temps que durera la campagne de financement participatif lancée le 19 octobre. Grâce à un partenariat avec la Haute Ecole d'Ingénierie et d'architecture de Fribourg, nous nous sommes donné comme objectif de fournir à des communautés défavorisées de Madagascar un accès durable à une source d'électricité verte. Dans ce pays où seul 10% de la population a accès à un réseau électrique, proposer une petite centrale hydroélectrique de 3kW pourrait représenter un fabuleux outil de lutte contre la pauvreté. A plus forte raison si ces petites turbines sont fabriquées sur place. Cela donnera non seulement du travail à des ateliers locaux mais cela permettra aussi d'assurer l'entretien et la durabilité des installations.

Après avoir développé, il y a deux ans, des éoliennes low-tech grâce à une opération de financement participatif, nous voulons remettre ça, pour valoriser l'énergie des milliers de cours d'eau présents à Madagascar et dans d'autres pays en développement.

Il faut en effet savoir que le manque d'accès à l'énergie est considéré comme

un obstacle majeur de développement dans les pays du Sud. L'ONU estime même à deux millions le nombre de personnes qui meurent chaque année dans le monde, suite à l'inhalation de fumées issues de foyers traditionnels ou de lampes à pétroles.

D'ici à fin 2018, quatre de ces prototypes seront installés dans des villages dépourvus de tout accès à une source d'électricité. Le premier prendra la direction du district d'Amboniriana, une région vallonnée des hauts plateaux. Il permettra de subvenir aux besoins



Nicolas El Hayek et son prototype de pico-centrale hydroélectrique 3kW (photo : D. Pilet / CEAS).

Lutter contre la précarité énergétique en zone rurale

L'argent récolté permettra de financer une partie de la recherche, la fabrication et la mise en place de pico-centrales hydroélectriques de 1 à 3 kW.

communautaires du village, notamment l'éclairage public. Les trois autres seront produits dans un atelier proche de la capitale, Antananarivo, avec des techniciens malgaches. Ce sont eux qui les installeront durant l'année 2018.

Découvrez la vidéo de présentation de ce projet sur Youtube <https://lc.cx/NqNT>

Appel aux dons



Soutenons ensemble ce projet!

Jusqu'au 6 décembre, vous pouvez soutenir financièrement ce projet sur Internet en suivant ce lien <https://lc.cx/NqNT> ou au moyen du bulletin de versement en annexe. Avec un don de 45.- frs, vous financez une journée de formation en électricité à Madagascar. Daniel Schneider



Tirer à la même corde

Dans le cadre de son travail de bachelier à la Haute école des sciences agronomiques de Zollikofen, Hanna Schreiber a débuté son engagement auprès du CEAS à Madagascar. Nous avons profité de sa présence à Antananarivo pour lui poser quelques questions sur son travail et son expérience personnelle.

Pouvez-vous nous dire quelques mots sur votre stage?

Mon stage durera en tout six mois. On m'a donné pour mission d'esquisser des solutions pour que les producteurs de fruits séchés travaillent de manière plus étroite, afin d'assurer la traçabilité de chaque sachet vendu. De concert avec le CEAS, nous avons décidé de limiter mon étude à cinq fruits dont le potentiel à l'exportation paraît être le plus élevé : kaki, litchi, ananas, banane et physalis. Pour ce faire, j'ai réalisé des entretiens avec environ 30 producteurs de fruits, une dizaine de représentants d'entreprises de transformation et plusieurs intermédiaires. Il s'agissait avec eux de déterminer comment les paysans mettent leurs fruits sur le marché et comment les transformateurs se fournissent.



Hanna Schreiber passera six mois auprès des producteurs malgaches. (Photo : CEAS)

Et comment vous y êtes-vous prise?

J'ai commencé par faire un gros travail de recherche documentaire. Il fallait déterminer avant tout l'historique de chacun et surtout, comment aller de l'avant dans le projet. J'ai ensuite élaboré une grille d'entretien pour préparer mes interviews. Grâce à une amie que j'ai connue à Tana, j'ai trouvé une traductrice qui m'a beaucoup aidée. Dès juillet, j'ai pu démarrer la collecte d'informations.

Quelles opportunités voyez-vous pour ce projet ?

Durant ces entretiens, j'ai constaté à quel point les acteurs de ces filières sont motivés et à quel point le projet a permis de mettre en valeur leur esprit d'innovation. La plupart souhaitent poursuivre leur activité, pour autant que le marché le leur permette. J'entrevois d'excellentes chances de développe-

ment pour ces producteurs, pour autant que les questions liées aux marchés d'exportation, à la garantie de qualité et à la fourniture des produits frais soient clarifiées. Mais pour cela, il faut également que tout le monde tire à la même corde.

Quels sont les moments ou les images qui vous ont pour le moment le plus marquée ?

J'ai rencontré des personnes avec lesquelles je me sens aujourd'hui très proche et qu'il me sera difficile de quitter. J'ai adoré la semaine que j'ai passée à Tamatave et durant laquelle j'ai rencontré différents producteurs de litchis, de bananes et d'ananas. En tant que biologiste, je suis époustoufflée par la diversité des épices et des fruits que l'on trouve dans le pays : c'est absolument fascinant !

Nora Komposch



Madagascar possède l'une des plus fortes diversités de fruits et légumes du monde. (Photo : CEAS)

Coup de cœur

Pour ceux qui ont déjà tout

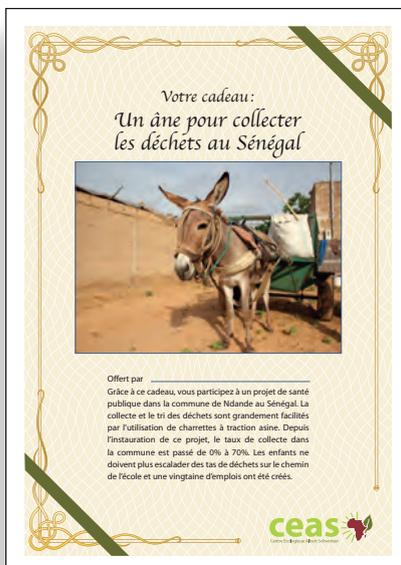
Vos proches ont tout ce qu'il leur faut et même plus? Mais vous souhaitez tout de même leur offrir quelque chose pour Noël? Pourquoi ne pas leur offrir un cadeau symbolique? Vous connaissez certainement le concept: Vous choisissez un ou plusieurs cadeaux dans la liste ci-dessous. Nous vous ferons ensuite parvenir un certificat que vous pourrez personnaliser et offrir à l'un de vos proches.

L'objet ou le service que vous financez permettra au CEAS de mener à bien des projets correspondants, afin d'atteindre un maximum de bénéficiaires.

De votre côté, vous témoignerez votre attachement à vos proches de manière originale et pleine de sens, en leur offrant un cadeau hors du commun et dont chacun pourra être fier.

IL NE RESTE PLUS QU'À FAIRE VOTRE CHOIX

- 30 Plants de vétiver pour un village malgache 25.-
- 1 Lampe LED rechargeable pour un(e) écolier (-ière) malgache 32.-
- 1 journée de formation en façonnage de savons au beurre de karité 39.-
- 1 journée de formation en séchage de fruits et légumes 39.-
- 1 Abonnement mensuel à la collecte des déchets pour une école burkinabè 40.-
- 1 Ruche kenyane pour une famille burkinabè 48.-
- 1 Âne pour collecter les déchets dans la commune sénégalaise de Ndande 120.-



A ne pas manquer



Cap sur la 11^e édition du Noël solidaire

Du 14 au 16 décembre, l'ASCEAS-VD sera de nouveau présente au Marché de Noël Solidaire 2017. Venez nous rendre visite et découvrir les merveilles d'ici et d'ailleurs, proposées par les 43 associations exposantes. Une manifestation organisée par Pôle Sud et la FEDEVACO.

Devenu LE RENDEZ-VOUS incontournable avant les Fêtes de fin d'année, ce marché est une excellente occasion de faire plaisir à vos proches, en leur dénichant des cadeaux originaux et porteurs de sens. Profitez-en pour partager un chaleureux moment autour d'un verre ou d'une spécialité concoctée sur place. Les stands seront ouverts les jeudi 14 et vendredi 15 décembre, de 17h à 22h, et le samedi 16 décembre, de 11h à 20h. Restauration et buvette jusqu'à 00h00. Lausanne/Flon – Centre socioculturel Pôle Sud (Av. Jean-Jacques Mercier 3)

Comptoir Artisanat Cortailod (NE)

Salle Cort'Agora – du 24 au 26 novembre 2017
Présence de l'ASCEAS-Neuchâtel

Gala 2018 du CEAS

Avec l'humoriste Brigitte Rosset
A bord d'un bateau de la Navigation de Neuchâtel
Vendredi 23 mars 2018





Clin d'œil

Des soins « tout doux » pour l'hiver au beurre de karité du Burkina !

Appelé « arbre à beurre », le karité est un arbre sacré, protégé par les femmes africaines. Formidable onguent aux multiples bienfaits, le beurre de karité nourrit et protège les peaux sèches et délicates. Élaboré à partir d'amandes sauvages, le beurre de karité est produit artisanalement par les femmes du Burkina Faso et du Mali. Le groupement de Karité WEMOUKIGA, créé en 1996 au Burkina Faso, rassemble 31 femmes qui fournissent notre partenaire Terre d'Oc en précieux onguent. Le CEAS a soutenu ces femmes, notamment pour les aider à améliorer les techniques d'extraction et de fabrication du beurre.

Chouchoutez votre peau avec des soins apaisants proposés en coffret cadeau, en format voyage ou à l'unité !



La boutique

Veuillez me faire parvenir les produits suivants contre facture :

	Prix (CHF)	Quantité	Total
1. Coffret cadeau « Tout doux » au karité bio (Format voyage : gel douche, beurre et lait corps, crème mains)	47.50	_____	_____
2. Coffret cadeau « Chouchoutée » au karité bio (Format voyage : gel douche, crème mains, beurre corps et stick lèvres)	41.00	_____	_____
3. Beurre de karité bio (150ml)	29.00	_____	_____
4. Huile de soin & massage bio (100ml)	24.50	_____	_____
5. Lait pour le corps au karité bio (250ml)	19.50	_____	_____
6. Crème pour les mains bio (30ml)	7.90	_____	_____
7. Beurre de karité bio équitable (20g) en 5 parfums _____ Vanille _____ Cerise _____ Tiaré _____ Thé vert _____ Classique (amande)	7.90	_____	_____
8. Quatre sachets de fruits séchés de Madagascar (Kakis, physalis, ananas et bananes)	17.00	_____	_____
9. Set cadeau de 12 variétés de noix équitables (700g)	37.00	_____	_____
CADEAUX SYMBOLIQUES			
30 Plants de vétiver pour un village malgache	25.-	_____	_____
1 Lampe LED rechargeable pour un(e) écolier (-ière) malgache	32.-	_____	_____
1 Journée de formation en façonnage de savons au beurre de karité	39.-	_____	_____
1 Journée de formation en séchage de fruits et légumes	39.-	_____	_____
1 Abonnement mensuel à la collecte des déchets pour une école burkinabè	40.-	_____	_____
1 Ruche kenyane pour une famille burkinabè	48.-	_____	_____
1 Âne pour collecter les déchets dans la commune sénégalaise de Ndande	120.-	_____	_____
Frais de livraison (forfait)	9.-		9.-
TOTAL		_____	_____

Pour connaître l'ensemble des produits disponibles: www.leshop-equitable.ch
par e-mail boutique@ceas.ch ou par téléphone 032 725 08 36



Mme M

Nom, Prénom: _____

Adresse: _____

NPA, Ville: _____

E-mail: _____

Tél.: _____

Date: _____

Signature: _____

www.leshop-equitable.ch



Centre Ecologique Albert Schweitzer
Rue des Amandiers 2
CH-2000 Neuchâtel, Suisse

T. +41 (0)32 725 08 36,
F. +41 (0)32 725 15 07

info@ceas.ch
www.facebook.com/ceas.ch
www.ceas.ch

CCP : 20-888-7
Banque Coop, IBAN : CH89 0844 0429 7432 9017 2